

# ANTHROPOLOGIE GÉNÉRALE N°2

(COURS DU PREMIER SEMESTRE 2012-2013)

Pour 10 Credits ECTS

---

Christian MERIOT

*Professeur Emérite,*

*Université Victor Segalen, Bordeaux II*

(FRANCE)

Eugène Régis MANGALAZA

*Professeur Titulaire,*

*Université de Toamasina*

(MADAGASCAR)

# DEUXIEME COURS

## **A/- Rappel du « Premier cours » et note introductive au « Deuxième cours »**

Le « **Premier cours** » nous a permis de comprendre, qu'en dépit des apparences, l'anthropologie est finalement à l'image d'un long fleuve, aux eaux souterraines, puisque ses sources peuvent nous faire remonter jusqu'à l'antiquité grecque, avec HERODOTE, en passant par l'époque médiévale avec MONTAIGNE, en traversant le siècle des Lumières avec MONTESQUIEU. Un fleuve n'est grand que s'il sait se nourrir des eaux de plusieurs sources. Un tel fleuve, avec ses rapides, ses coudes et ses méandres modèle le paysage. Il en est de même de l'anthropologie qui entend se voir figurer non pas en pointillé mais en plein tracé sur la cartographie des sciences humaines et des disciplines académiques, comme la philosophie, le droit, la géographie, l'histoire, la psychologie ou encore la sociologie. Au fur et à mesure que ce fleuve progresse dans sa coulée historique, son lit va en s'agrandissant et ses contours en s'affinant. Et puis, « tel un tanrec hibernant dans un sol latéritique qui finit par épouser la couleur du sol ambiant », comme le dit un proverbe malgache<sup>(1)</sup>, ce fleuve va s'imprégner, lui aussi, de la nature des terrains traversés. C'est pour dire que personne n'échappe à la pesanteur de l'histoire et que les idées les plus novatrices sont finalement tributaires de leur temps. Autrement dit, nous portons profondément en nous les stigmates de notre époque ; nous regardons le monde, souvent à notre insu, avec les lunettes de notre milieu social et avec nos préjugés. Justement, c'est ce qui nous fait dire, dans la conclusion du « **Premier cours** », que « *les grandes tendances qui ont présidé à la naissance, puis au développement de l'anthropologie, sont en rapport étroit avec l'esprit propre à chaque époque et avec la pensée scientifique du moment* ».

---

<sup>(1)</sup> « *Trandraka mileviñy an-tanimena, vòlon-tany arahiny* », pour dire que l'habitude est une seconde nature et que le milieu ambiant y contribue pour beaucoup. Le tanrec ou tenrec (Les Réunionnais disent « *tang* », certainement par déformation du mot malgache *trandraka*) est un mammifère insectivore à museau pointu et au corps couvert de poils piquants (à ne pas confondre avec le porc épic [*sokina* ou *sòkiñy* en malgache]). Dès les premiers orages de l'année, le tanrec sort de son hibernation par peur, dit-on, d'être dérangé dans sa tanière, par les ondes vibratoires provoquées par le tonnerre. A cette période, on les chasse à l'aide de chiens spécialement dressés à cet effet car leur viande est très appréciée des Malgaches, et des Réunionnais. De là, cet autre proverbe malgache qui dit : « *Fitiavako trandraka, tsy ibabiako amboa* » (Par goût de viande de tanrec, je n'irai point jusqu'à porter un chien sur mon dos). Car, à Madagascar, c'est plutôt un enfant que l'on porte sur son dos, jamais un chien. Autrement dit, s'il est vrai que l'on n'a rien sans rien donner en retour, il n'en demeure pas moins vrai qu'il faut se vendre jusqu'à y perdre son âme. Tout cela pour dire qu'il faut soigner son image et savoir garder son rang sans pour autant être condescendant ni vaniteux. Ces deux exemples nous montrent que dans une société de l'oralité, les proverbes sont autant de portes d'entrée pour pénétrer dans l'imaginaire collectif et dans l'intimité des pratiques sociales.

En tout cas, pour bien situer l'anthropologie générale au regard du champ épistémologique propre à cette nouvelle discipline, reprenons encore une dernière fois cette métaphore du fleuve. Disons maintenant que si nous voulons sentir l'âme d'un fleuve jusque dans les secrets de ses rives et dans les profondeurs de ses eaux, il ne faut pas seulement nous contenter de savoir le traverser à un endroit précis de son lit, mais il nous faut également être en mesure de le remonter et de le redescendre à notre guise. Les enjeux d'une discipline scientifique, tout comme l'âme d'un fleuve, ne se laissent sentir et ressentir que dans l'intimité d'une rencontre. L'anthropologie n'échappe pas à cette règle.

Dans ce sens, quelles sont donc les sources nourricières qui ont fécondé l'anthropologie tout au long de son histoire ? Quels sont les « temps forts » de cette discipline ? Qui sont les figures scientifiques qui l'ont réellement marquée de leur empreinte ? Et pour quels débats d'idée ?

## ***B/ - L'évolutionnisme***

L'évolutionnisme peut être tout naturellement rattaché à la prégnance de l'histoire. Ce fut un effort pour penser les diverses cultures à partir de l'étalon de celle censée être la plus accomplie (entendez par là, celle de l'Occident), en liaison plus ou moins directe avec les principes de l'évolutionnisme biologique de DARWIN. Son naturel ethnocentrisme paraît, de nos jours, obsolète et hors de propos. C'est cependant un premier apport pour offrir une classification des cultures en « barbare », « sauvage », et « civilisé ». Chacune d'entre elles se définit par un de ces stades qui sont, à leur tour, divisés en degrés.

En étudiant les premiers degrés de cette évolution, on pensait se donner accès à une société humaine, primitive, dont l'exemple le plus caractéristique se portait sur les Aborigènes d'Australie. On pensait ainsi se donner les moyens de comprendre l'apparition successive des techniques au fil de leurs inventions *hic et nunc* et les phases de leur cheminement vers les progrès de la civilisation. De l'invention du feu à celle sans doute de l'atome, on assiste à l'engendrement des divers états sociaux correspondants (allant de la propriété à la parenté, des échanges « commerciaux » aux diverses croyances).

Dans cet esprit, Lewis Henry MORGAN (1818-1881) étudia les *Iroquois*, en insistant sur ce qui devait devenir par la suite un domaine essentiel de l'anthropologie (sinon sa pierre de touche), à savoir : la parenté. Dans son ouvrage intitulé, *Systèmes de consanguinité et d'alliance de la famille humaine* (1871), il montre que ces liens constituent des ensembles classificatoires grâce auxquels on peut situer et comparer des cultures sans rapport géographique direct les unes avec les autres comme celles des *Iroquois* du continent amérindien et des *Tamouls* du sud de l'Inde, comme celles des *Tanala* de la vallée de l'*Ikongo* dans le sud de Madagascar et celles des *Kanaks* de la Nouvelle Calédonie. La démarche de Lewis Henry MORGAN a fait école : en prenant d'autres dimensions de la vie comme le rapport à l'espace et au temps, le corps et ses représentations symboliques, les productions artistiques, les rites funéraires, il en a fait des passerelles pour pouvoir comparer les sociétés.

Dans la même veine, Lewis Henry MORGAN fut suivi par d'autres chercheurs venus d'horizons différents comme Sir Henry Summer MAINE (1822- 1888) qui s'était investi, avant l'heure, dans l'anthropologie juridique (en comparant le droit dans l'Antiquité avec celui dans les sociétés primitives), comme John Ferguson Mac LENNAN (1827-1881) qui avait affiné le système de la parenté ( en travaillant plus particulièrement sur les typologies d'alliance matrimoniale telles que l'endogamie et l'exogamie) ou encore, comme Friedrich ENGELS (1820-1895) qui s'était consacré à l'anthropologie économique et politique (en mettant à nu les racines profondes du cumul de l'avoir et du pouvoir, origine des stratifications sociales). Ce dernier s'est surtout fait remarqué par ses travaux philosophiques qui, à regarder de près, ont une forte connotation anthropologique. C'est le cas, par exemple, de son ouvrage intitulé : *L'origine de la famille, de la propriété et de l'Etat* (1884). Sur un tout autre registre, James George FRAZER (1854-1941), dans son ouvrage intitulé le *Rameau d'or*, s'efforçait de montrer, quant à lui, comment on passe d'une pensée magique ou animiste (qui n'est pas encore, du moins à ses yeux, de la religion) à la pensée scientifique, rationnelle. Notons au passage que cette démarche de George FRAZER fait écho à une théorie philosophique développée par Auguste COMTE (1798-1857). Cette théorie philosophique, c'est la « loi des trois états ». Auguste COMTE l'a dénommée ainsi parce que dans son évolution linéaire, l'humanité doit passer

successivement de l' «état théologique » à l'«état métaphysique » avant d'arriver enfin à l'«état scientifique » ou l'« état positif »<sup>(1)</sup>. Cette thèse évolutionniste remettait bien chacun à sa place, avec la meilleure place pour les Blancs. Ces « savants », allant de MORGAN à FRAZER (tout aussi dogmatiques les uns que les autres) défendaient ce système qui offrait à la société complexe dont ils étaient issus des justifications à leur supériorité et à leur domination. Ce fut un moyen « généreux » pour les Blancs de s'emparer des biens, des terres ainsi que des âmes,<sup>(2)</sup> de ces « sauvages » et de ces « barbares » et ce, au nom du dogme qui leur faisait croire détenir la vérité du progrès. Pour les « théologiens et apôtres » de cette « nouvelle religion du progrès de l'humanité », les « sauvages » et les « barbares » doivent se mettre à l'école de l'Occident et du Blanc pour acquérir pleinement leur dignité d'homme. Les choses auraient pu s'arrêter là. Il n'en est rien. C'est que le même système fonctionnait également à l'intérieur de leur propre culture puisqu'on pouvait y distinguer des Blancs accomplis (des riches, des vertueux, des bons) et puis, les autres, des petits Blancs (des parias, des pauvres, des criminels, des prolétaires, des inférieurs, des proscrits, des misérables). Dans tout cela, la science, qui était à ce moment-là le nouvel instrument idéologique, y pourvût. Et l'on en vint même jusqu'à s'autoriser à tout comprendre, et de la « mentalité primitive », et de la « pensée prélogique » du *Bantou* d'Afrique, comme celles de l'Aborigène de l'Australie !

---

(1) Cette « théorie des trois états » ne relève pas seulement d'un simple constat, nous dit Auguste COMTE ; elle fait force de loi scientifique, valable en tout temps et en tout lieu. En effet, soutient-il, dans sa marche évolutive, l'humanité progresse d'une manière linéaire. L'humanité est donc partie du stade de « sauvage » ou « état théologique » (en pratiquant uniquement la cueillette et la chasse, dans une vie de nomade) ; de là, elle a pu accéder progressivement au stade de « barbare » ou « état métaphysique » (en se consacrant à l'élevage et au travail la terre, dans une vie sédentaire) avant d'atteindre enfin le stade de « civilisé » ou « état positif » (en créant des industries, des villes, dans une vie tournée vers l'économie, les arts, les sciences,...). Selon la thèse comtienne, ce troisième stade est l'ultime stade de l'évolution de l'humanité. Malheureusement, déplore toujours Auguste COMTE, tous les êtres humains n'ont pas atteint le même stade de leur évolution, puisqu'il existe encore des sauvages, des barbares, bref des « primitifs ». Mondialiste avant l'heure, Auguste COMTE pense que l'humanité n'atteint réellement son apogée que si toutes les sociétés de notre planète terre arrivent au même stade final : l' « état positif ». Il appartient, bien sûr, aux retardataires de faire l'effort nécessaire pour évoluer rapidement jusqu'au stade final. Mais il est du devoir de ceux qui ont de l'avance de faire preuve de générosité pour accompagner tous les retardataires. Dans la logique d'un tel discours, l'Europe qui est déjà au stade de la « vraie civilisation » se doit de soutenir l'Afrique qui est encore au stade de l'« enfance de l'humanité », avec son système matrimonial polygame ou polyandre, avec sa religion à visage polythéiste. Cette thèse d'Auguste COMTE n'a pas influencé uniquement les anthropologues comme James FRAZER ; elle a été également reprise par des philosophes. C'est le cas de CONDORCET (1743-1794) dans son ouvrage, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* (Flammarion, 1988) ou de HEGEL (1770-1831) dans son ouvrage, *Leçons sur la philosophie de l'histoire* (Vrin, 1979). Nous avons reproduit quelques passages de cet ouvrage de HEGEL dans votre « Dossier d'Appui au Cours N°2 ». Tout ceci pour vous dire jusqu'à quel point, même les grands esprits sont finalement tributaires de leur temps. Décidément, on n'échappe pas à la pesanteur de l'histoire !

(2) Pensez à toutes ces campagnes d'évangélisation, du temps de la colonisation et même, bien longtemps après la décolonisation. Il s'agit, dit-on (sans doute pour se donner bonne conscience), d'apporter aux Nègres ce que les Blancs appellent la « bonne parole » ou « la foi salvatrice ». Mais, n'y a-t-il pas lieu de se demander jusqu'à quel point ces Nègres qui avaient pourtant, eux aussi, leurs dieux, leurs saints qui sont leurs ancêtres, leurs prières qui sont les invocations sacrées, leur Bible qui sont leurs mythes d'origine, leur Evangile qui sont leur récit généalogique se sentaient si menacés que cela pour le « salut de leur âme » (et puis, de quelle âme ?) au point de demander de l'aide d'une population venue de l'au-delà des mers ?

Sur un plan plus concret, c'est l'époque où en Europe, l'anthropologie était enseignée aux futurs administrateurs des colonies pour consolider la conquête des « primitifs ». Ainsi, en fût-il avec *l'Ecole Nationale de la France d'Outre-mer* (ENFOM) fondée en 1889 à partir de l'expérience de l'Ecole coloniale cambodgienne.

Des autochtones y furent associés si bien qu'en 1956, il y avait autant d'élèves africains et malgaches que de métropolitains. Avec la constitution de la Communauté française elle se transforma en *Institut des Hautes Etudes d'Outre-mer* (IHEOM), destiné en partie à former des élites indigènes (des Algériens, des Ivoiriens, des Dahoméens, des Sénégalais, des Vietnamiens, des Malgaches,...) capables de prendre le relais pour porter la « bonne parole » dans leur pays respectif.

Parmi ces élèves, devenus administrateurs, inspecteurs de travail ou magistrats, il avait eu tout de même des êtres d'exception. Ces derniers (sans doute, des « marginaux » envers leur mission) se firent un devoir de montrer à leurs compatriotes métropolitains que ce qui paraissait incohérent ou rustre était en fait tout aussi raffiné et logique que leur propre univers occidental qui avait d'ailleurs ses propres rustres : le paysan, le prolétaire, le sans-domicile-fixe.

### 1)-Le diffusionnisme

Si l'évolutionnisme cherche à évaluer chaque culture en fonction du stade où elle se situe et insiste sur le franchissement des différents stades selon une logique historique, le diffusionnisme privilégie plutôt la saisie d'une culture à partir de l'espace géographique.

Certes, comme dans l'évolutionnisme, le diffusionnisme pense que toutes les cultures sont inégales dans leur marche vers le « progrès ». Certaines sont capables à un moment donné, d'inventer un élément culturel que ce soit une technique, une organisation sociale ou un rite. Ces inventions, en nombre réduit, se propagent par emprunt et imitation que ce soit à l'occasion de guerres, de migrations, de commerce, de coexistence sur un même territoire. Une fois installée dans une culture précise, cette invention se diffuse à partir de son foyer culturel originaire et peut se réaliser sous des formes spécifiques. Contrairement aux évolutionnistes pour qui chaque société est enfermée dans les cadres de son stade et ne dispose pas

d'ouverture vers d'autres cultures, les diffusionnistes pensent que les sociétés sont ouvertes les unes aux autres. Et leur propos est de saisir les modes de diffusion de tel ou tel trait culturel : une technique de vannerie, le port de vêtement de peau, un habitat nomade avec tente, une production agricole et alimentaire (le riz, le zébu), tel type d'instrument musical (l'accordéon, la *valiha* ou cithare sur bambou), telle sociabilité (bandes, clans), telle modalité de la vie religieuse (carême, marche sur le feu, bains des reliques) ou encore, telle conception du sacré (animisme, panthéisme). Ces éléments culturels, une fois décrits et analysés, sont regroupés pour dégager certaines constellations, certaines concentrations, c'est-à-dire certaines distributions plus ou moins homogènes dans tel espace, dans telle aire culturelle. Dans cette logique, plus on s'éloigne du centre, plus ces traits se diluent dans d'autres aires culturelles voisines. Ainsi seront dégagées des constellations plus ou moins nombreuses entre, par exemple, telle technique de chasse ou de riziculture, tel mode de vie politique ou religieuse. De là, ce genre de questionnement : « Qu'est-ce qui est en fait associé de par le monde, au piège, à l'arc, au fusil et en fonction de quel cheminement historique »? Ne sait-on pas que les voyages de Christophe COLOMB en Amérique nous ont apporté le chocolat, le tabac et la tomate, que le papier, la poudre et les nouilles viennent de Chine, que les trois religions du Livre a vu le jour au Moyen-Orient, que l'alphabet, né au XVIe siècle avant Jésus-Christ dans le *Sinaï* chez les protosémitiques, a été repris par les Phéniciens, que la civilisation indienne au VIIIe siècle avant Jésus-Christ et la civilisation arabo-indienne ont inventé les chiffres arabes, dont le zéro (chiffre connu en Europe seulement au Xe siècle et accepté au XVe ) ou encore, que la diffusion du coca-cola a suivi le Plan Marshall après la Seconde Guerre mondiale?

En dépit de tout cela, il est sans doute excessif de penser que la diffusion soit un facteur unique pour comprendre une culture, comme cela fut la thèse de Grafton Elliot SMITH et de Moore PERRY. Ces derniers affirmaient en effet que l'humanité n'avait eu en fin de compte qu'un seul foyer de propagation à savoir, l'ancienne Egypte, d'il y a sept mille ans. Cette thèse de SMITH et de PERRY ne recueillait pas l'unanimité des chercheurs de l'époque. Parmi les arguments avancés par les adversaires de cette thèse, il y avait cette idée de dire qu'il est insuffisant d'extraire un élément culturel hors de son contexte social pour suivre son déplacement isolé et séparé du reste.

Et ce sera précisément le propre des conceptions anthropologiques d'insister sur le fait qu'un élément isolé ne peut être compris que dans un ensemble qui seul est à même d'en rendre compte. Parmi les figures les plus marquantes de cette nouvelle Ecole de pensée, on peut citer Friedrich RATZEL (1844-1904), Fritz GRAEBNER (1877- 1934), Leo Viktor FROBENIUS (1873-1938), le Père Wilhelm SCHMIDT (1868-1954), Edward TYLOR (1832-1917)<sup>[1]</sup>. Tous soutenaient que même les populations les plus primitives (comme les Pygmées, par exemple) avaient déjà, tout autant que les civilisations avancées, une idée du monothéisme. Toutefois, on peut néanmoins faire crédit aux partisans du diffusionnisme (en centrant leur intérêt sur le mode de propagation de la culture à partir de tel ou tel foyer initial) d'avoir ouvert la voie à une autre Ecole anthropologique : le culturalisme.

## 2) *Le culturalisme*

C'est le propre de l'anthropologie américaine de la première partie du XXe siècle. La démarche épistémologique qui anime les anthropologues de ce nouveau courant de pensée (des Américains pour la plupart) est de considérer la culture d'une population donnée comme un « tout intégral », comme une réalité échappant à l'œuvre des individus (et qui est donc une sorte d'englobant).

On peut attribuer la fondation du culturalisme à Franz BOAS (1858-1942) dont les enquêtes empiriques furent nombreuses. Son influence s'exercera jusqu'à susciter les approches de l'Ecole fonctionnaliste en ce sens qu'il se refusait d'étudier les phénomènes culturels isolément, un à un, comme un en-soi autosuffisant, mais au contraire dans un cadre global. Le développement le plus marquant de ce courant se retrouve tout naturellement chez d'anciens élèves. Nous pensons plus particulièrement à :

---

(1) On doit à cet anthropologue britannique la théorie de l'animisme. A la lumière de la thèse des trois états d'Auguste COMTE (état théologique, état métaphysique, état scientifique ou état positif) et en s'appuyant sur l'étude des rites et croyances pratiqués par les peuples africains, amérindiens, asiatiques, océaniens, ( certainement, d'après les récits des explorateurs et des voyageurs) Edward TYLOR a donc entrepris de reconstituer les étapes successives de la religion. Cette dernière, soutient-il, a évolué progressivement du polythéisme (religion des primitifs) vers le monothéisme (religion de l'homme moderne). Pour étayer sa thèse, Edward TYLOR prend l'exemple du rêveur. Le rêveur, quand il est profondément plongé dans son sommeil, croit à la réalité de ses rêves ; il pense que les êtres qui peuplent ses rêves sont effectivement doués de vie. Pour lui, non seulement ces êtres sont animés d'une vraie vie mais qu'ils sont également doués d'intentionnalité (bonne ou mauvaise). Il en est ainsi, conclut Edward TYLOR, du primitif pour qui le monde est « animé » par des esprits vivants. Selon le cas, ces esprits peuvent être favorables ou défavorables aux humains. C'est donc cette représentation du monde qui a servi de fondement à la « religion » du primitif : de là, le terme d' « animisme ».



- ✓ Ruth BENEDICT (1887-1948) qui fut pendant longtemps son assistante et qui accompagnait Margaret MEAD dans l'élaboration de sa thèse ;
  
- ✓ Ralph LINTON (1883-1953), auteur de l'ouvrage, *De l'homme* (Minuit, 1968) et Abraham KARDINER (1891-1988), auteur de l'ouvrage *L'individu dans sa société* (Gallimard, 1950). Parmi les élèves de Franz BOAS, ces deux auteurs ont été les plus incisifs sur cette question de l'impact des institutions et des coutumes (la culture) dans la constitution du socle de notre « moi social » (la personnalité de base). Pour constituer ce « moi social », il y a, par exemple, les gestes et les paroles que nous avons pu acquérir depuis la petite enfance et qui nous déterminent presque inconsciemment. A cela se grefferont par la suite d'autres gestes et paroles acquis et consolidés au cours de l'adolescence (Ecole, Club sportif, Paroisse,...) tout au long de notre vie d'adulte (milieu socioprofessionnel, milieu conjugal,...) et qui vont contribuer également à affiner notre personnalité de base. Pour vous permettre d'approfondir cette notion, nous avons reproduit dans votre « **Dossier d'Appui au Cours N°2** » de larges extraits de l'ouvrage de Ralph LINTON, *Le fondement culturel de la personnalité*.

Pour tous les membres d'une culture donnée et quelles que soient leurs différences, soutiennent à ce sujet Franz BOAS et ses disciples, se dégage une communauté partagée et imposée au départ par l'éducation, autre expression de l'intégration. C'est dire encore une fois que chacun de nous ne peut s'exprimer dans son individualité que dans le cadre d'une culture donnée (même dans le cas du métissage), comme des formes *a priori* de notre conscience. Les cultures sont irréductibles les unes aux autres et aucune ne peut appliquer ses propres critères pour en juger une autre. Sur ce point, Franz BOAS et ses disciples ont fait œuvre de pionnier non seulement par leur refus de hiérarchisation des cultures (en « barbare », en « sauvage » et en « civilisé ») mais aussi par leur sens d'ouverture aux diversités culturelles. Car à leurs yeux, la culture n'est rien d'autre que l'expression de notre humanité. Allant dans le sens de Franz BOAS et de ses disciples, nous pouvons dire de la culture qu'elle est l'ensemble du travail humain en tant que réalisation des choses qui n'auraient jamais pu exister par le simple jeu des forces naturelles. Par

la culture, l'homme domestique, et socialise la nature ; par la culture, il devient créateur, parce qu'il apporte quelque chose de nouveau par rapport aux données brutes de la nature ; par la culture, il construit et se construit en même temps. C'est une manière pour l'homme, pour tout homme, d'affirmer sa présence au monde et de se sentir constitutif du cosmos. C'est la raison pour laquelle, aucune culture (parce qu'elle est l'expression de l'humanisation du monde, tant sur le plan individuel que collectif) ne vaut pas plus qu'une autre. Les thématiques qui figurent parmi les enjeux majeurs de ce troisième millénaire du genre, « choc des cultures », « diversité culturelle », « médiation culturelle », « transculturalité », « patrimoine culturel », « culture de la paix », se lisent déjà en filigrane dans les ouvrages de ces disciples de Franz BOAS. De ce point de vue, ces différents auteurs avaient une certaine longueur d'avance sur leur temps. En plus de cela, ils ont initié une manière inédite de faire de l'anthropologie : aller personnellement à la rencontre des cultures que l'on veut étudier dans un esprit de partage, d'écoute et de fraternité. C'est donc dans une démarche de « dialogue culturel » que l'anthropologue doit se rendre sur son terrain de recherche, en essayant de s'initier à la langue du groupe ethnique étudié, de partager ses manières de table, de respecter ses valeurs spirituelles et de prendre en considération ses interdits ancestraux ou encore, de s'intéresser à ses productions artistiques (arts ludiques, arts funéraires, arts divinatoires, ...). Avec Franz BOAS et ses disciples, il sera désormais question d'une « anthropologie de l'observation participante », d'« une anthropologie de terrain », d'une « anthropologie d'immersion culturelle », d'une « anthropologie de l'Etranger intime » qui va tourner le dos, dans une véritable rupture épistémologique, avec cette « anthropologie du cabinet », avec cette « anthropologie du lointain et du tout autre ». Car cette ancienne démarche anthropologique (tant critiquée maintenant) se contentait uniquement des données de terrain de seconde main sans le moindre contact physique (même le temps d'un regard) avec le groupe ethnique étudié. Ce tournant est décisif. Car on peut effectivement s'interroger aujourd'hui si le défi de nos sociétés de la modernité et de la postmodernité n'est pas d'ordre culturel plutôt qu'économique ? En tout cas, le chemin tracé par Franz BOAS et ses disciples sera emprunté par d'autres, là où ces derniers ne s'attendaient peut-être pas. C'est ainsi (pour ne s'en tenir qu'à cet exemple) que la communauté internationale, par la médiation de l'UNESCO, a voulu faire de la culture l'outil approprié pour promouvoir la paix, une paix qui n'est pas seulement absence de guerre, mais une paix qui est

synonyme de convivialité, d'échange, d'écoute de l'autre, d'acceptation et de respect de la différence. Puisque « *c'est dans l'esprit des hommes que naissent les guerres* », il y a lieu également de croire, a déclaré l'UNESCO à l'issue de son Assemblée Générale d'Octobre 1999, que « *ce sera également dans l'esprit des hommes que doit germer le désir de paix* ».

En tout cas, ce qui constitue les valeurs d'une culture ce sont des normes intériorisées depuis notre petite enfance et qui s'imposent à nous malgré nous, comme le langage, la morale ou encore, les techniques corporelles,... sauf à devenir un déviant dans cette société et donc, en être exclu. Chaque culture entend se distinguer des autres par ce qu'elle croit être sa beauté, sa grandeur, son authenticité, sa profondeur,...bref, par autant de positivités qui ne peuvent que ternir l'image représentative des autres cultures. Marqueur social le plus tangible de l'affirmation identitaire, tant sur le plan de l'individu que du groupe, la culture distingue, divise, rejette, exclut, à défaut de pouvoir phagocyter tout ce qui n'est pas elle.

A la lumière de ce nous venons de dire, il est intéressant de suivre le rapprochement opéré par certains de ces disciples de Franz BOAS avec la découverte de l'inconscient chez Sigmund FREUD (1856-1939). De même que l'inconscient, qui est en quelque sorte le produit du refoulement infantile, continue à structurer notre moi conscient, de même la société pense en nous et pour nous, de manière incoercible sans nous laisser la liberté essentielle de nos attachements et de nos choix<sup>(1)</sup>. Ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est qu'en réalité nous avons plus la maîtrise des normes et des règles d'une langue que celle des valeurs qui constituent la morale ou des procédés propres à telle ou telle technique dans lesquelles nous avons été formés. Dans ce cadre, les culturalistes s'efforcent de rechercher dans une culture quel est le type de personnalité le plus représentatif : autoritarisme ou laxisme, individualité ou solidarité, douceur ou agressivité ? Tout se retrouve dans une sorte de didactique généralisée pour transmettre les acquis d'une culture. Cette

---

<sup>(1)</sup> Abraham KARDINER et Ralph LINTON ont été les pionniers, en tant qu'anthropologue, pour la mise en place et pour l'animation de la passerelle entre psychanalyse et anthropologie. Certes, cette passerelle a été déjà esquissée par Sigmund FREUD lui-même pour consolider sa théorie de l'inconscient, mais en tant que psychanalyste. Tel est l'objet de son ouvrage « *Totem et tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs* » qui est reproduit dans votre « **Dossier d'Appui au Cours N° 2** ». D'autres ouvrages de Sigmund FREUD sont également téléchargeables. Pour cela, il vous suffit de taper : [http://classiques.ugac.ca/classiques/freud\\_sigmund/freud.html](http://classiques.ugac.ca/classiques/freud_sigmund/freud.html).

approche a emprunté une partie de ses éléments, d'abord au behaviorisme<sup>(2)</sup> puisque, comme le chien de PAVLOV qui se comporte quasi instinctivement à force d'avoir vécu telle ou telle situation, l'individu est conditionné dans ses réponses par sa culture, en mettant l'accent sur les formes générales culturelles dans lesquelles s'insèrent et se perçoivent ses réactions et la logique qui les sous-entend. Rappelons ici qu'Ivan Petrovitch PAVLOV (1849- 1936), avec son compatriote Vladimir Mikhaïlovitch BEKTEREV (1857-1927), s'est spécialisé dans la psychologie du comportement, notamment dans l'étude des réflexes conditionnés. En se servant d'un chien comme cobaye, ces deux chercheurs ont démontré qu'il est possible de conditionner un comportement pour créer chez le sujet un réflexe quasi instinctif, dans un rapport de cause à effet (les mêmes causes produisant les mêmes effets). A tel ou tel conditionnement donné, le sujet répondra, à coup sûr, par tel ou tel comportement précis (salivation, sudation, excitation, tremblement,...). A partir des expériences sur des animaux (d'où « le chien de Pavlov ») les deux chercheurs ont fini par généraliser leur théorie du conditionnement aux humains.

Une des premières applications d'une telle théorie (non sans une certaine superficialité naïve et réductrice à l'excès, avouons-le) se retrouve dans ce qu'on a appelé la « psychologie des peuples », en vue de définir et d'appréhender ce qui serait un caractère national ou ethnique. Quelques stéréotypes, non réfléchis et non explicités, sont naturellement communs, parfois avec des connotations racistes ou discriminatoires comme on peut en trouver dans des histoires « belges » ou « suisses » ou celles se rapportant à une soi-disant « naturalité ». On dit alors que le français est individualiste, l'allemand autoritaire, le suisse flegmatique, l'italien galant homme, y compris dans les stéréotypes de caractère colonialiste : le noir est bon enfant, l'arabe est fourbe, le chinois obséquieux,... Pour aller dans ce sens, il est vrai qu'avant d'être lui-même, un homme se définit d'abord par son groupe d'appartenance, ne serait ce que celui de sa résidence : il est parisien, bordelais, habite en ville ou en banlieue, avec toutes les connotations que cela entraîne, pour expliquer des différences dans les modes de vie (comment mange-t-on, quel est le code de politesse, comment exprime-t-on la souffrance ?). On sait ainsi qu'en France par exemple, les habitudes et les préférences électorales sont le produit de

---

<sup>(2)</sup> C'est un courant de pensée en psychologie qui a été développé aux USA au début du XX<sup>e</sup> siècle. Alors que la psychologie de l'introspection (initiée par FREUD) s'intéresse à l'étude des états de conscience (difficilement observables matériellement), les behavioristes focalisent plutôt leur effort sur l'étude des comportements basés sur la relation *stimulus*-réponse.

cultures régionales différentes : le Nord et l'Ouest de la France. Le Nord qui est minier et industriel a développé une culture de classe et de combat. L'Ouest maritime qui est exposé aux aléas de la pêche lointaine en mer et focalisé sur une certaine fatalité acceptée des coups du sort a plutôt développé des structures politiques et spirituelles qui vont avec. Toujours dans le même ordre d'idée, ce serait la dévotion envers le culte institutionnalisé de l'empereur du Japon qui expliquerait la facilité avec laquelle, quand son honneur est menacé, on se fait *hara-kiri* ou *kamikaze*. Une culture libertaire donnerait d'autres liens à la personnalité de base de ses membres, comme un langage commun capable de les souder et de les intégrer au nom d'une expérience singulière, d'un passé commun, d'une mémoire collective.

Pour illustrer ces thèses, plusieurs auteurs pourraient être convoqués. Nous nous bornerons, dans le cadre de ce cours, à deux auteurs-phares : Ruth BENEDICT et Margaret MEAD.

La première s'est intéressée à trois cultures :

- ✓ celle des *Pueblos-Zuni* du sud-ouest des USA, une société qu'elle définit comme traditionaliste, pacifique, solidaire ;
- ✓ celle des *Kwakiutl* du nord-ouest américano-canadien qu'elle perçoit comme une société où le prestige commande tout, entraînant violence et mégalomanie incarnées par des défis, par des combats à partir de dons sur lesquels il faut surenchérir : le *potlatch*<sup>(1)</sup>.
- ✓ celle des *Dobu* (Nouvelle Guinée), une société qui vit sans foi ni loi, dans un monde constitué de dangers extérieurs et intérieurs et qui, en

---

<sup>(1)</sup> Le *potlatch* est un terme propre aux tribus amérindiennes, étudiées par Marcel MAUSS, pour désigner la cérémonie des dons et des contre-dons dans le cadre d'un échange non marchand. Dans un esprit de concurrence et d'affirmation de la différence statutaire, il s'agit de prouver sa puissance économique, sa surface sociale, non par l'affrontement physique et meurtrier (la guerre) mais plutôt par l'ostentation de ses richesses matérielles et par la générosité. Plus le chef d'un clan est en mesure d'étaler publiquement ce qu'il a pu amasser et de le redistribuer sous forme de nourriture et de cadeaux (le don), plus il arrive à acquérir et à consolider son prestige. Pour le détrôner de ce piédestal, à charge pour les autres chefs de clan d'organiser un *potlatch* encore plus somptueux (le contre-don) pour restituer ostentatoirement ce qu'ils ont reçu lors du dernier *potlatch*. L'organisation sociale fonctionne ici dans une sorte de « guerre de richesse » faite de dons et de contre-dons. Le proverbe malgache qui dit « *Haniñy an-drañon'ampanjaka tsy mety ho lany* » (Jamais on videra de son ventre les caves d'un roi), semble également aller dans ce sens, montrant ainsi l'universalité du principe du don et du contre-don. Chez les *Tanosy* du Sud de Madagascar par exemple, le rite d'*atero k'alao* (littéralement, « offre et reçois la contrepartie de que tu as offert ») illustre ce jeu de générosité feinte dans la course au prestige et dont l'enjeu est finalement la consolidation du lien social. En tout cas, cette pratique culturelle articulée autour du don et du contre-don a fait l'objet de nombreuses études anthropologiques. Il y a les travaux de Marcel MAUSS, *Essai sur le don. Formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, 1968 (cet ouvrage de Marcel MAUSS est intégralement reproduit dans votre « **Dossier d'Appui au Cours N°2** »), de Jacques GODBOUT et d'Alain CAILLE, *L'esprit du don*, Paris, La Découverte, 1992, de Bruno KARSENTI, *Mauss, le fait social total*, Paris, PUF, 1992 ou encore, de Maurice GOGELIER, *L'énigme du don*, Paris, Fayard, 1996.

conséquence, développe une personnalité de base faite d'animosité et de cruauté.

La seconde s'est intéressée, dans ce même cadre, aux différences sexuelles et aux relations homme-femme qui ont fait d'elle la référence des études féministes et des études du genre sexuel (à distinguer du sexe biologique). Son étude a porté aux Iles *Samoa* sur trois ethnies :

- ✓ les *Arapesh*, où l'enfant est choyé corporellement et socialement : on a affaire ici à un peuple doux (hommes et femmes confondus) ;
- ✓ les *Mundugumi*, où les enfants sont menés à la dure, battus, laissés à eux-mêmes sans soins maternels particuliers : ces derniers seront très vindicatifs et surtout agressifs, à l'âge adulte ;
- ✓ les *Chambouli*, où les hommes et les femmes développent des oppositions et des complémentarités : là, les femmes sont organisées et actives alors que les hommes, plutôt passifs et ombrageux.

Toutes ces études réalisées dans des aires culturelles différentes ont eu le mérite de mettre en avant la plasticité de la nature humaine. Ce nouveau regard sur la nature humaine (données de terrain à l'appui) a amené une révolution de mentalité en Occident puisqu'on a vu que l'homme peut, du moins en certains endroits, prétendre à des rôles féminins et maternels, et la femme à des rôles autrefois réservés aux hommes. Grâce à cette ouverture à la différence culturelle, des solutions plus judicieuses ont été apportées progressivement en Occident à des problèmes anciens comme celui du droit de garde des enfants en cas de divorce ou celui du droit à l'adoption pour les homosexuels, tant hommes que femmes.

On a pu reprocher certes à Margaret MEAD d'avoir brossé un tableau idyllique des *Samoa*, en particulier quand elle prétend n'y rencontrer, contrairement à l'Occident traditionnel, aucun problème pubertaire ni de crise d'adolescence. Mais à sa décharge, elle en voit la raison dans le fait que dans ces îles, un seul type de comportement est vécu par l'ensemble d'une ethnie sans possibilité d'en concevoir ou d'en pratiquer d'autres tandis que dans nos civilisations « modernes », occidentales, un grand nombre de comportements sont laissés aux choix d'une personne dont l'enfance a été encadrée par un père réel ou symbolique et qui se

trouve à l'adolescence face à une multiplicité de rôles possibles, d'où l'embarras du choix, une angoisse et, corrélativement, un complexe d'infériorité. Ce tableau idyllique a été vivement critiqué par Derek FREEMAN<sup>(1)</sup> qui pointe des erreurs de méthodologie et d'enquête. Il y a chez Margaret MEAD, soutient à ce sujet Derek FREEMAN, un *a priori* à sa conception de la culture américaine qu'elle voulait réformer en fonction de sa vision « sentimentale » du monde « primitif », où tout serait beau et bon. En particulier, sa vision de l'amour libre s'accorderait peu avec des pratiques samoanes de défloration digitale violente pour s'assurer d'une future épouse. Sur un plan encore plus fondamental, chacun sait que, même dans une aire culturelle très limitée, peuvent surgir différentes personnalités de base, tout comme dans des familles, des enfants (même jumeaux) élevés dans un même style de conformisme, peuvent se révéler, une fois adultes, très différents les uns des autres.

On pourra aussi se référer, pour aborder d'autres productions culturalistes, à des auteurs comme Gregory BATESON (1909-1980) dans son ouvrage intitulé, *La Cérémonie des Naven*, (Minuit, 1971) où le rituel de travestissement sexuel exige, pour être compris, le recours à un « *système culturel normalisé et organisé* » des instincts et des émotions des Indiens, ce que BATESON nomme un « *ethos* ». Les analyses de ce dernier dépassent largement le cadre de la thématique retenue et peut s'appliquer à d'autres situations. A la lumière des travaux de cet auteur, nous sommes à mieux de comprendre que participer à un Conseil d'université, à un repiquage du riz, à une demande en mariage ou encore, assister à un service funèbre, implique toute une série d'attitudes imposées. Il y a, en fonction des cultures, une expression obligatoire des sentiments comme les pleurs (vrais ou simulés) lors d'un décès<sup>(2)</sup>, comme la liesse (réelle ou de façade) à l'occasion de la

---

<sup>(1)</sup> Derek FREEMAN, pour mener à terme son regard critique sur les analyses de Margaret MEAD, avait décidé de séjourner en 1983 dans les îles *Samoa*. L'objectif était de montrer que MEAD manquait de distanciation et d'objectivité, tant dans ses approches méthodologiques que dans ses interprétations scientifiques. Loin d'être ce lieu de libertinage sexuel où tout n'est qu'insouciance et jouissance charnelle, la société samoane recèle, elle aussi, dans son fonctionnement au quotidien, des violences sexuelles et des interdits liés au corps, plus particulièrement pour les jeunes filles encore vierges. Ceci pour dire que Margaret MEAD a été victime (sans s'en rendre compte) d'un certain ethnocentrisme, en se projetant sur le groupe étudié et en romançant les faits collectés : elle n'y voyait que du beau, de la joie de vivre, de l'innocence. Toute cette critique, Derek FREEMAN l'a consignée dans un seul ouvrage, *Margaret MEAD, et Samoa : comment s'est fait et s'est défait un mythe anthropologique ?* (Paris, 1983). Cette analyse-critique de Derek FREEMAN n'a pas manqué de bouleverser le monde de l'anthropologie. Elle a ouvert pour de nouvelles générations d'anthropologue d'autres pistes de recherche. C'est le cas pour Serge TCHERKEZOFF avec, au final, une publication : *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne. Margaret Mead, Derek Freeman et Samoa, 1928-1999* (PUF, 2001). Il en est de même de Marc Kurt TABANI, avec une thèse de doctorat sur *Le Vanuatu* autour de la thématique du changement culturel. Ce dernier a d'ailleurs fait un excellent compte rendu de l'ouvrage de Serge TCHERKEZOFF et que nous avons reproduit dans votre « **Dossier d'Appui au Cours N°3** ».

<sup>(2)</sup> A Madagascar, les pleurs et lamentations lors d'un décès sont très codifiés. Certes, le rituel peut varier d'une région à l'autre. Mais d'une manière générale, seules les femmes sont autorisées à se lamenter pour extérioriser collectivement et publiquement la béance de la mort et le désarroi provoqué par un tel passage à vide. Les hommes, à l'inverse, doivent se montrer imperturbables face à cette force dissolvante de la mort et symboliser une telle posture par leur silence de rétention.

fête nationale ou d'un simple anniversaire. On peut conclure cette présentation en évoquant des orientations plus psychanalytiques comme celles de Géza ROHEIM et de Georges DEVEREUX où la culture est perçue comme une source de frustration (nécessaire ?), pour faire partie de la bande, pour être intégré au groupe. Bref, c'est une initiation où il y a toujours un prix à payer.

Dans ce même esprit culturaliste, notons également les travaux d'Octave MANNONI qu'il a consignés dans son ouvrage, *Psychologie de la colonisation* (Seuil, 1950), où il prend un exemple malgache pour expliquer l'opposition entre une société coloniale et une société indigène. Beaucoup de ces administrateurs coloniaux en poste à Madagascar, remarque MANNONI, avaient du mal à comprendre les raisons qui poussaient leurs auxiliaires malgaches (chef de village, chef de quartier, chef de canton) à exiger d'eux (c'est-à-dire, de leurs chefs hiérarchiques blancs) des dons de plus en plus élevées. Pour ces chefs hiérarchiques, de telles exigences ne peuvent relever que de l'effronterie. Or, il n'en est rien, soutient MANNONI, dans son projet de dresser le portrait du « bon colonisé » (en l'occurrence le Malgache). Ces exigences de dons de plus en plus élevés traduisent de la part de l'auxiliaire malgache tout un « complexe de dépendance » plutôt qu'autre chose<sup>(1)</sup>. Autrement dit, plus le colonisateur donne et fait preuve de générosité, plus le rapport colonisateur/colonisé devient inégalitaire, au même titre qu'est le rapport aîné/cadet,

---

<sup>(1)</sup> Cette position d'Octave MANNONI n'a pas manqué de soulever de virulentes critiques de Frantz FANON (Cf. son ouvrage, *Peau noire, masques blancs*) et d'Aimé Césaire (Cf. *Le Discours sur le colonialisme*). Pour ces deux auteurs, la thèse de MANNONI relève d'un « paternalisme de mauvais goût », d'une méconnaissance des blessures profondes des indigènes provoquées par la colonisation car ce n'est que par la force de la baïonnette, habilement adoucie par les belles paroles de la Bible, que le colonisateur s'était imposé en maître. A partir de là, le colonisé n'avait plus aucune alternative : se soumettre ou disparaître ! Aucun compromis. On vit ici dans un rapport nécessairement inégalitaire, sur fond de racisme latent. De ce point de vue, les critiques de ces deux auteurs sont sans appel. En témoigne ces quelques lignes d'Aimé CESAIRE (extrait de son livre, *Le discours du colonisé*, Paris, Présence Africaine, 1955) : « Il (c'est-à dire Octave MANNONI) vous démontrera clair comme le jour que la colonisation est fondée sur la psychologie. (...). Les lieux communs les plus éculés vous sont ressemelés et remis à neuf ; les préjugés les plus absurdes, expliqués et légitimés ; et magiquement, les vessies deviennent des lanternes ». S'inscrivant dans la même perspective Frantz FANON, entend également marquer son désaccord total avec les conclusions lénifiantes d'un MANNONI : avec la colonisation, nous dit Frantz FANON, non seulement le Malgache est passé de l'homme libre qu'il était à la dépendance mais également (et c'est ce qui est le plus grave) à l'infériorité statutaire. En effet, poursuit-il sans prendre cette fois-ci des gants, « La France est un pays raciste car le mythe du nègre-mauvais fait partie de l'inconscient de la collectivité », alors que pour MANNONI, « La France est le pays le moins raciste du monde ». Par-delà ces polémiques et avec le recul nécessaire, il faut tout de même reconnaître qu'Octave MANNONI a eu le mérite de montrer (s'appuyant certainement sur la logique du don et du contre-don), qu'il y a peut-être une autre grille de lecture que l'on peut avoir de la colonisation. A la lumière de cette nouvelle grille de lecture proposée par Octave MANNONI, inspirée du courant culturaliste, on dénote l'ambivalence du positionnement du colonisateur, comme pour celui du colonisé. Et c'est la psychanalyse qui va conforter ce nouvel angle du regard. Cet apport est capital pour les sciences humaines. Mais un tel apport n'est pas fortuit : il relève de toute une expérience de terrain (nous voyons là un autre exemple de l'« anthropologie impliquée », à côté de celle initiée par Margaret MAUD en Océanie). Rappelons qu'Octave MANNONI a passé quinze ans dans la Grande île ; d'abord, comme professeur de philosophie à Tananarive, puis comme chef du Service d'information et de propagande coloniale et enfin, comme directeur de *La Revue Madagascar*. Dans l'exercice au quotidien de son métier de journaliste, il a eu des ennuis avec ses chefs hiérarchiques de Paris. C'est ainsi qu'il a été brutalement rappelé en France, à cause de ses prises de position entachées de fraternité et jugées trop engagées en faveur de l'indépendance de Madagascar.



père/fils, ancêtres/descendants ou encore *Zanahary*/humains. L'administrateur colonial (le *vazaha*) dans sa mission civilisatrice est, par la médiation de ces exigences de dons, perçu par son auxiliaire malgache (le colonisé) comme « puissance nourrissante » (*sompitra ianteherana*), au même titre qu'est un bon père de famille à l'endroit de ses enfants. Dans le registre culturel du colonisé, le *vazaha* est donc assimilé au *ray aman-dreny* (un « père-et-mère à la fois ») qui ne s'épanouit qu'en donnant, sans compter : plus il donne, plus il est reconnu par ses progénitures, et plus ces derniers lui doivent respect et obéissance<sup>(1)</sup>. A l'image du soleil qui inonde de sa lumière féconde la terre entière, la « très chère Mère patrie qu'est La France » (*i Lafrantsa Reny malala*) se doit, elle aussi, de rayonner de toute sa générosité et de toutes ses forces si elle veut être reconnue digne d'admiration et de respect par ses colonies. Faisant de l'ethnopsychologie politique avant l'heure, Octave MANNONI s'était donc efforcé de comprendre de l'intérieur la perception que les Malgaches de l'époque avaient de la colonisation. Dans la même foulée, il invite également l'administrateur colonial à se regarder lui-même dans un miroir, dans une sorte d'introspection si chère au psychanalyste. Par ce double regard, deux cultures se croisent. Et ce n'est qu'à la lumière de ces regards croisés qu'Octave MANNONI en arrive à ce constat qui l'a rendu célèbre : « *Le Nègre, c'est la peur que le Blanc a de lui-même* », pour dire jusqu'à quel point les fantasmes inconscients que les colons et administrateurs européens plaquent sur les indigènes se retournent finalement à leur désavantage. Philosophe et psychologue de formation, il n'avait pas hésité à suivre les enseignements du célèbre psychanalyste français LACAN (1901-1981), une fois de retour en France, pour mieux assurer ses démarches épistémologiques et asseoir plus confortablement l'idée qu'il a de la colonisation et de la décolonisation. Et c'est dans cette constante remise en question de soi qu'Octave MANNONI n'a pas hésité à revisiter ses positions théoriques pour pouvoir adopter cette posture de distanciation qui est le propre du chercheur en sciences sociales. Car, c'est seulement dans un regard à la fois proche et lointain que l'anthropologue va s'efforcer de dessiner les contours précis du paysage social qu'il étudie pour faire apparaître ainsi les multiples entrelacs de liens sociaux qui s'y nouent et qui s'y dénouent au fil du temps.

---

<sup>(1)</sup> A Madagascar et dans de nombreux pays d'Afrique sub-saharienne, après cinquante ans d'indépendance, le rapport gouvernant / gouverné est toujours basé sur ce modèle paradigmatique de la parenté père/fils. Peut-il en être autrement ?

#### **d)- L'apport freudien**

L'ouvrage d'Octave MANNONI marque un tournant : il a permis de comprendre qu'il est tout à fait possible d'enrichir la démarche culturaliste pour déterminer les rapports entre une configuration culturelle et un type particulier de personnalité, par l'approche psychanalytique. Dans ce sens, FREUD et MANNONI ont eu le mérite de focaliser leur attention sur tout ce qui concerne l'enfance et les rêves mythiques.

Sigmund FREUD a très vite manifesté son intérêt pour l'ethnologie. En témoigne son ouvrage, *Totem et tabou*. Il a lu James FRAZER et Wilhelm SMITH, partisans d'une ethnologie déjà jugée vieillotte certes, en ce début du XX<sup>e</sup> siècle, mais ce sont là deux grandes figures qui ont tout de même marqué leur époque. Dans cet élan, il a pu enrichir la démarche culturaliste de ses théories générales sur la *psyché* : de nouvelles pistes de recherche vont donc pouvoir s'ouvrir, même si par la suite Sigmund FREUD va être critiqué dans ses approches.

Sigmund FREUD pense donc qu'on peut établir une correspondance entre l'ontogenèse (celle d'un individu) et la phylogenèse (celle de l'humanité). C'est ainsi que pour grandir, nous dit-il, l'individu doit refouler la réminiscence de ses comportements infantiles, liés au principe de plaisir que contredit le principe de réalité. De même, soutient toujours FREUD, l'humanité a du, au fil de sa progression « adulte », refouler ses tendances originelles. Mais on sait que dans l'un ou l'autre cas, ce qui a été refoulé persiste au moins dans l'inconscient.

On a bien sûr dénoncé, comme nous venons de le souligner à l'instant, cette tentative freudienne de faire la « psychanalyse de l'histoire culturelle » sur la base d'une extrapolation de l'être individuel à l'être social et de n'avoir point vu qu'en aucun cas, le groupe ne se réduit pas à la somme de ses composants et que l'humanité n'est pas non plus un être collectif à traiter comme un individu. Dans *Totem et Tabou*, nous voyons comment Sigmund FREUD tente d'expliquer l'origine de l'exogamie et de la prohibition de l'inceste à partir des travaux de James FRAZER dans une sorte de roman préhistorique. L'ouvrage raconte que le père qui est en même temps chef de la horde primitive, pour mieux en accaparer toutes les femmes, en avait chassé tous les fils. Ceux-ci finirent par le tuer et par le dévorer. Ensuite, pris

de remords, ces fils meurtriers se constituèrent en clans de frères devant épouser des femmes étrangères (nous voyons se dessiner ici l'origine mythique de l'exogamie). Ce meurtre, sur un plan social, refoulé dans un inconscient ambivalent, à base de haine et d'amour, se réactualise sous une forme dérivée, consciente, dans les rituels totémiques, nous raconte toujours Sigmund FREUD. Le totem est donc un animal sacralisé, qu'on ne peut ni tuer, ni consommer, du moins, individuellement. Cela veut dire que la société dans son évolution refuse complètement une mise à mort individuelle au profit d'un sacrifice, d'un rituel collectif portant sur cet animal tabou, interdit, sacré : le totem<sup>(1)</sup>. Il y a là, selon Sigmund FREUD, une analogie à exploiter entre le « meurtre » de cet animal sacrifié et le meurtre du père : l'enfant, pour devenir adulte, a du tuer son père. De même, l'humanité doit sa progression au sacrifice du totem dont il est, comme génétiquement, issu<sup>(2)</sup>.

Nous voici maintenant devant un concept éminemment freudien : le complexe d'Œdipe qui, nous semble-t-il, « ne tient guère la route » devant les analyses ethnologiques. Précisément, l'anthropologue polonais Bronislaw MALINOWSKI (1884-1942) a démontré dans son ouvrage, *La vie sexuelle et sa répression dans les sociétés primitives*, (Payot, 1932) que dans un système autre que le monde européen et judéo-chrétien dans lequel évolue Sigmund FREUD, le père et le fils ne sont pas culturellement en situation de conflit. Et c'est le cas, par exemple, aux îles *Trobriand*, où père et fils ont plutôt des rapports d'affection, d'intimité. De tels rapports sont différents de l'univers judéo-chrétien du fait que dans cet univers

---

<sup>(1)</sup> A Madagascar, ce qu'on appelle communément *falindraz*, *faliaminkaraza* ou *sandraña* (tabou ancestral) est assez éclairant pour mieux saisir toute la portée de cette bipolarité freudienne « totem / tabou ». Pour les *Mahafale* du Sud malgache par exemple, la tortue (*sokake*) est un animal qui est « frappé du tabou ancestral » (*falindraz*). Aucun rituel ne peut lever une telle interdiction dans la mesure où cette interdiction est constitutive du groupe. Elle remonte au temps des origines, au temps des divinités et des ancêtres fondateurs. Un lien indéfectible doit lier tous les *Mahafale* entre eux car ils puisent à la même source de vie par l'intermédiaire de leur ancêtre fondateur et que symbolise ici la tortue. Un lien quasi mystique, par-delà le temps et l'espace, se noue entre les générations de *Mahafale* et qu'actualise cet animal, par sa présence. L'interdiction de consommer la viande de cet animal totémique qu'est la tortue est une manière, pour tout *Mahafale*, d'affirmer son identité tout en communiant à la même source de vie. Telles les branches d'un même arbre qui poussent et qui s'orientent là où elles se sentent mieux, les enfants *mahafale* peuvent grandir et rayonner où ils veulent, mais dans cette tension vers le haut ces derniers ne doivent jamais oublier qu'ils appartiennent à un seul et même tronc. L'animal totémique symbolise ce tronc commun. Et tout le monde sait qu'en s'isolant de son tronc, la branche ne sera plus alimentée par sa sève et finira donc par flétrir. A la lumière de ce que nous venons de dire, il est plus facile maintenant de saisir le lien entre cette bipolarité « totem / tabou » avec cette autre bipolarité « consommation alimentaire/ consommation sexuelle » ou encore « parenté /inceste ». Autrement dit, la question de l'inceste est intimement liée avec celle du « tabou ancestral » (*fady amin-drazaña*) que traduit ce proverbe *tsimihety* qui dit : « *Izay mahasahy mandika sandraña, mahasahy mandôza* » (Qui ose enfreindre son tabou ancestral, ose commettre l'inceste). Parce que l'animal n'a pas de « tabou ancestral », alors il ne connaît pas non plus l'inceste. Au commencement était le renoncement car le renoncement est le prix que l'homme doit payer pour pouvoir s'humaniser et pour accéder à la culture.

<sup>(2)</sup> René GIRARD a minutieusement repris cette thématique freudienne du meurtre du père et du sacrifice du totem dans son excellent ouvrage, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, 1998.

étudié par MALINOWSKI, « père » et « fils » ne sont pas considérés appartenir au même lignage ni partager le même sang : ils sont finalement sans lien biologique, car le fœtus est censé parvenir dans le ventre de la mère directement d'un ancêtre, et non d'un père géniteur. Dans le couple, c'est donc l'ancêtre qui est sensé engrosser la femme et non le mari ; ce dernier n'a été que l' « ombre de l'ancêtre », le « porte-canne de l'ancêtre », le « porte-chapeau de l'ancêtre ». Dans ce système matrilineaire, il ne peut y avoir un quelconque complexe d'Œdipe, affirme MALINOWSKI, signifiant par là que ce complexe freudien est loin d'être universel. Contrairement à des cultures occidentales et judéo-chrétiennes où un tel complexe a pu se développer, les enfants trobriandais n'appartiennent pas au couple marié. Ceux-ci vont d'ailleurs très vite aller vivre chez leur oncle maternel qui jouera à leur égard le rôle de père, au même titre que le père biologique dans les cultures occidentales. Cet oncle maternel devra assurer leur subsistance et leur transmettre son héritage. Le conflit, s'il existe, se situera alors entre l'enfant et son oncle utérin à l'occasion des problèmes d'autorité et de biens. S'il y a un interdit sexuel, il ne vise pas, comme dans l'Oedipe classique, la mère, mais plutôt la sœur.

Malgré ces critiques de MALINOWSKI, de nombreux chercheurs ont suivi le chemin tracé par FREUD pour donner finalement naissance à de nouvelles branches de l'anthropologie générale. Nous pensons plus particulièrement ici à Géza ROHEIM et à Georges DEVEREUX :

- ✓ Le premier a surtout insisté sur le fait que chaque culture peut se définir en fonction des méthodes « pédagogiques » qui y ont cours (de l'enfant roi à l'enfant victime). Dans ses analyses, il n'est pas allé jusqu'à contester, comme MALINOWSKI, l'Oedipe freudien, alors qu'il a travaillé, lui aussi, sur des sociétés qui ne sont pas toutes judéo-chrétiennes. C'est ce qu'il a montré dans son ouvrage, *Héros phalliques et symboles maternels dans la mythologie australienne, essai d'interprétation psychanalytique d'une culture archaïque*, (Gallimard, 1970). Sa méthode repose sur l'analyse des rêves d'enfants, des jeux, des rites d'initiation, des « gros » mots, des lapsus..., recueillis chez les enfants aborigènes australiens ;
- ✓ Le second a travaillé essentiellement à partir de la culture indienne des *Mohave* et de la culture hellénique. Les mythes des indiens *mohave*, soutient

Georges DEVEREUX sont à traiter comme des rêves, tout en soulignant à l'occasion leurs traits transculturels. Et de là, conclut-il, si les formes culturelles s'appuient sur les rêves, parallèlement des éléments de rêve peuvent se trouver dans des formes culturelles (institutions, jeux, arts,...). Toutes ces analyses, Georges DEVEREUX l'a consigné dans un de ses ouvrages, est devenu maintenant un classique en ethnopsychologie et en ethnomédecine : *Essai d'ethnopsychiatrie générale*, (Gallimard, 1972).

Soulignons que Georges DEVEREUX a été l'un de ceux qui, avec Henri COLLOMB et Tobie NATHAN, a considéré l'ethnopsychiatrie comme une branche de l'ethnologie médicale (désignée également sous le vocable d'ethnomédecine). Tout cela a amené ces trois chercheurs à s'intéresser à des domaines scientifiques de plus en plus pointus comme la psychopathologie transculturelle qui s'investit dans l'étude des maladies mentales, en rapport avec les pratiques et valeurs culturelles du groupe ethnique du patient<sup>(1)</sup>. Ici, l'idée réside dans le fait de ne jamais isoler le cheminement thérapeutique du patient de sa culture de base. Considérée sous cet angle, la vraie raison d'être d'une « bouffée délirante » d'un immigré sénégalais, comoriens, vietnamien en résidence à Paris ou à Marseille (transes épileptiques, décompression psychique, tendance suicidaire,...) n'est peut-être pas à chercher uniquement dans l'environnement immédiat parisien ou marseillais comme le *stress* au travail, la maltraitance conjugale, mais qu'il s'avère nécessaire de remonter jusque dans la culture de base de l'intéressé, comme par exemple, la colère des

---

(1) Ces trois chercheurs ont axé leurs travaux sur la nécessité d'interroger la culture du patient sur l'image que cette culture se donne du désordre mental (qu'est-ce qu'un fou ?), sur les catégories pathologiques qu'elle distingue (les degrés de folie) et sur les moyens thérapeutiques qu'elle développe (les voies de la guérison). Dans le cheminement thérapeutique d'un immigré par exemple, il est nécessaire de prendre en compte non seulement l'origine culturelle du sujet mais également sa situation transculturelle, car il est tiraillé entre deux cultures : la culture d'origine et celle du pays d'accueil. La folie, dans ce cas-ci, relève de ce que Tobie NATHAN désigne par « désordre de la culture » et ce, dans une démarche articulée autour de la trilogie : « anthropologie/ psychiatrie/ psychanalyse ». Pour approfondir ce sujet, lire : NATHAN Tobie, *La folie des autres. Traité d'ethnopsychiatrie*, Paris, Dunod, 1986 ; *Le sperme du diable. Eléments d'Ethnopsychiatrie*, Paris, PUF, 1998 ; *L'influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob, 1999.

La voie tracée par ces trois chercheurs a permis de déboucher sur différentes thématiques de recherche sur lesquelles se sont investis, depuis trois décennies déjà, de nombreux doctorants des pays du Sud. C'est le cas, par exemple de SEVERI, « *Traitement chamanique de la folie chez les indiens Cuna de San Blas au Panama* » (thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, 1981), de Sadok ABDESALAM, « *Le voleur et le visiteur. Analyse de deux systèmes thérapeutiques (le djinn, le zar) du Soudan dans la région de Gézira* » (thèse de doctorat Paris VII, (1993), d'Abdelhafid CHLYEH, « *La thérapie syncrétique des Gnaou marocains* » (thèse de doctorat, Paris VII, 1995), de Lucien HOUNKPATIN, « *Psychopathologie yoruba* » (thèse de doctorat, Paris VIII, 1999) ou encore de Viviane ROLLE-ROMANA, « *Psychopathologie d'Antillaises ensorcelées* » (thèse de doctorat, Paris VIII, 1999). A côté de cela, de nombreux laboratoires et centres de recherche articulés autour de cette trilogie « anthropologie/ psychiatrie/ psychanalyse » ont également vu le jour. Il en est ainsi du Centre Française MINKOWSKA, créé en 1962 par le Professeur Eugène MINKOWSKI et qui publie d'excellents articles en ethnopsychiatrie, comme cet article en ligne intitulé « *L'ethnopsychiatrie : une manière de dénouer les liens entre maladie et culture* », en tapant : [http://www.minkowska.com/article.php?id\\_article=168](http://www.minkowska.com/article.php?id_article=168)

Enfin, la voie tracée par ces trois chercheurs a permis d'explorer de nouveaux champs de recherche en psychologie transculturelle chez l'enfant. Pour de plus amples informations sur cette question, lire : Marie-Rose MORO, *Enfants d'ici venus d'ailleurs*, Paris, La Découverte, 2002 ; Jean-Philippe TSALA TSALA, *La psychologie telle quelle : perspective africaine*, Yaoundé, Presses de l'UCAC, 2006 ; Marie Rose MORO, *Aimer les enfants ici et ailleurs. Histoires transculturelles*, Paris, Odile Jacob, 2007.

ancêtres, l'acharnement des forces invisibles (les *djinns*, les *bilo*, les *masantôko*,...). Le tout est à « gérer » par des guérisseurs qui savent développer un discours que le patient est à même culturellement de comprendre. Car la maladie ne s'épuise pas dans sa dimension biotechnique, elle est également de l'ordre du culturel. Dans ce sens, aux yeux d'une société pour qui le monde est un tout indivis, où l'organisme humain fait corps avec l'« organisme cosmique », l'on ne parvient à se maintenir en équilibre vital et tonique qu'en étant réellement en phase avec l'équilibre cosmique. Selon cette vision holiste du monde, l'ordre appelle l'ordre et le désordre ne peut provoquer que du désordre. « Si vous faites du bien autour de vous, même les grenouilles vous aideront à labourer vos rizières », dit à ce sujet un proverbe malgache. C'est la loi du « choc en retour » dont parlait Richard ANDRIAMANJATO, dans son livre *Le tsiny et le tody*<sup>(1)</sup>. Et la maladie est perçue ici comme étant ce « choc en retour » ou *tody*, pouvant être ressenti par le sujet sous des formes les plus variées allant de la douleur physique au trouble mental, de la malformation congénitale à la stérilité voire, jusqu'à cette sensation diffuse d'absence de tonalité et de joie de vivre. Car la bonne santé, tant sur le plan somatique que psychique, n'est-elle pas ce subtil équilibre des contraires entre ordre et désordre ? Dans cette perspective, nous dit Erwin SCHRODINGER, « *la vie semble être un comportement ordonné et réglementé de la matière, comportement non seulement basé exclusivement sur la tendance de passer de l'ordre au désordre, mais en partie sur un ordre qui se maintient* »<sup>(2)</sup>.

Cette démarche qui allie tradition et modernité a permis non seulement de traiter certaines maladies des immigrés (comme nous venons de le souligner plus haut) mais elle a été également l'occasion d'ouvrir de nouveaux champs de recherche comme l'« anthropologie de la nourriture » et plus récemment, la « médecine douce », dans une démarche transculturelle<sup>(3)</sup>.

Dans un domaine plus théorique cette fois-ci, notons que la trilogie « anthropologie/ psychiatrie/ psychanalyse » a été l'occasion pour le philosophe

---

<sup>(1)</sup> Cf. ANDRIAMANJATO Richard, *Le tsiny et le tody dans la pensée malgache*, Paris, Présence africaine, 1958.

<sup>(2)</sup> Cf. SRÖDINDER Erwin, *Les origines de la vie*, Paris, Syros, 1994.

<sup>(3)</sup> Cf. SALOMON Christie, *Savoirs et pouvoirs thérapeutiques des Kanaks*, Paris, 2000 ; LE BRETON Dominique, *Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié, 1999 ; CROSMANN Sylvie, BAROU Jean Pierre, *Enquêtes sur les savoirs indigènes*, Paris, Calman Lévy, 2001 ; SIONNEAU Philippe, ZAGORSKI Richard, *La diététique du tao*, Paris, Editions Trédaniel, 2001 ; SIONNEAU Philippe, *La psychothérapie chinoise moderne*, Paris, Editions Trédaniel, 2001 ; XIOLAN Zhao, *reflets de la lune sur l'eau*, Paris, Editions de l'Homme, 2007 ;

Georges CANGUILHEM (1901-1995) d'enrichir ses réflexions sur le normal et le pathologique, d'un apport anthropologique. Ces réflexions ont été consignées dans deux de ses ouvrages, *Ecrits sur la médecine* (Seuil, 2002) et *Le normal et le pathologique* (PUF, 2005).

Dans la même mouvance, mais sur un tout autre domaine qui est celui de la psychopédagogie des enfants en déficience affective<sup>(1)</sup>, Bruno BETTELHEIM (1903-1990) s'est intéressé sur les contes de fées, en particulier ceux recueillis par GRIMM (*Le petit chaperon rouge, Peau d'âne,....*). Dans son ouvrage « *Psychanalyse des contes de fées* » (Pocket, 1999), il a montré que ce genre littéraire destiné aux enfants contribue à forger progressivement notre personnalité de base et à consolider pas à pas notre moi social : « *Tout conte de fées, affirme-t-il, est un miroir magique qui reflète certains aspects de notre univers intérieur et les démarches qu'exige notre passage de l'immaturité à la maturité* ». Dans les sociétés modernes de l'écriture comme dans les sociétés traditionnelles de l'oralité, on retrouve ce genre littéraire. A Madagascar par exemple, ce sont ces *angano* que les grands parents aiment raconter le soir à leurs petits enfants pour les accompagner dans leur sommeil. Dans les *angano* malgaches, on parle également de l'enfant prodige, des prouesses de la petite benjamine ou encore de l'enfant rejeté devenu roi. L'intérêt de l'analyse de Bruno BETTELHEIM est d'avoir mis en lumière l'opposition en même temps que la complémentarité entre conte de fées et mythe. Dans les deux cas de figure, tout en opérant sur deux registres différents, il s'agit de donner à l'adulte de demain (l'enfant) et à l'enfant d'hier (l'adulte) la tonalité intérieure pour mieux vivre collectivement sa vie : « *les mythes, conclue-t-il, mettent en scène des personnalités idéales qui agissent selon les exigences du surmoi tandis que les contes de fées dépeignent une intégration du moi qui permet une satisfaction convenable des désirs du ça* ». Face aux vicissitudes de la vie, l'enfant n'a-t-il pas besoin de s'abandonner de temps en temps dans un monde de rêve (les contes de fées) et l'adulte, de se réfugier dans un monde d'espérance (les mythes) ?

---

<sup>(1)</sup> Pour en savoir plus, nous vous proposons ces deux ouvrages de BETTELHEIM Bruno : *Les blessures symboliques*, Paris, Gallimard, 1971 ; *L'enfant et la lecture*, Paris, Laffont, 1983.

## DOSSIERS D'APPUI AU DEUXIEME COURS

- ✓ HEGEL, « *Sauvage, barbare, civilisé* » (extrait d'un texte)
- ✓ Marc Kurt TABINI, « *Frantz FANON* » (article)
- ✓ Serge TCHERKEZOFF, “*Margaret Mead et Derek Freeman*” (article)
- ✓ Marcel MAUSS, *Essai sur le don* (ouvrage)
- ✓ Sigmund FREUD, *Totem et tabou* (ouvrage)
- ✓ Ralph LINTON, *Le fondement culturel de la personnalité* (ouvrage)
- ✓ Géza ROHEIM, *Psychanalyse et anthropologie* (ouvrage)
- ✓ Marie Rose MORO (bibliographie en ethnopsychiatrie)

*La lecture de ce « Dossier d'Appui au cours N2 » ne vous dispense pas d'effectuer d'autres recherches bibliographiques, notamment en consultant le web.*